

« Esprit de religion, esprit de liberté : la question du catholicisme dans la jeune démocratie américaine »¹

La plupart des ouvrages portant sur les années 1820-1840 font référence au « deuxième Grand réveil » (*Second Great Awakening*) pour désigner les évolutions du protestantisme au cours de la période. La métaphore du « réveil » est utilisée pour désigner les renouveaux (*revivals*) qui encouragèrent la conversion de nombreux Américains et Américaines au protestantisme évangélique. Ces renouveaux étaient caractérisés par une attention portée au repentir individuel et à la responsabilité du croyant dans l'accès au salut, à l'autorité biblique et à l'expérience de la conversion. Bien qu'ils aient surtout été l'œuvre de méthodistes et de baptistes, les historiens mettent en général en avant l'action de deux presbytériens, Charles Grandison Finney dont la prédication, selon les propres mots du prédicateur, fit du nord-ouest de l'État de New York une « région embrasée » (*burned-over district*) ; et, en Nouvelle-Angleterre, Lyman Beecher, prédicateur non moins influent qui fut à l'initiative de nombreux projets réformateurs nationaux, à commencer, dans les années 1810, par la lutte contre la distribution du courrier le dimanche, jour de sabbat (*Sabbatarianism*), et, dans les années 1820, celle contre l'alcoolisme (*Temperance*).²

L'expression « deuxième Grand réveil » fait aujourd'hui l'objet d'une remise en question, encore timide, parmi les chercheurs. Daniel Walker Howe l'utilise dans *What Hath God Wrought*, dans le chapitre intitulé « Awakenings of Religion », mais il insiste sur la nature protéiforme des renouveaux et suggère qu'il serait plus juste de parler de « réveils » au pluriel.³ Employée sans précaution, la formule tend à homogénéiser les manifestations du religieux. Elle met artificiellement en opposition intellect et émotion, religion et raison, revivalisme et héritage des Lumières. Elle fait des renouveaux de la période un phénomène exceptionnel, spécifique à la culture étatsunienne. Et aussi elle dissimule les non-évangéliques – dont les unitariens, les épiscopaliens, les catholiques – et elle invisibilise celles et ceux qui exprimaient une forme ou une autre de scepticisme vis-à-vis des religions organisées, voire de la divinité de Jésus ou de l'existence de Dieu. Nombre de récits font de la « thèse évangélique » le corollaire de la culture de la jeune république et laissent entendre que les Américains, dans leur ensemble, un instant tentés par le rationalisme des Lumières, ont éprouvé le

¹ Cette communication est fondée sur le chapitre rédigé pour le livre à paraître chez Atlande, dirigé par Auréliane Narvaez, sur la question de l'agrégation « De la démocratie en Amérique. Politique et société aux États-Unis, 1824-1848 ».

² Charles Finney, *Finney, Charles G. An Autobiography*, Old Tappan, NJ, 1908, p. 78

³ Daniel Walker Howe, *What Hath God Wrought: The Transformation of America, 1815-1848*, New York, Oxford University Press, 2007, p. 186

besoin raisonnable de revenir à la tradition chrétienne et d'embrasser le protestantisme évangélique des renouveaux. Les évangélique étaient, soit, nombreux et influents (Richard Cawardine parle d'une « sous-culture » évangélique) mais ils n'étaient ni majoritaires ni unis.⁴ Cawardine estime qu'en 1850, un Américain sur trois était dans l'orbite d'une Église évangélique.⁵ Dans la période qui nous intéresse, les presbytériens, les baptistes, les méthodistes se sont scindés au sujet de l'esclavage entre 1836 et 1845, et ont créé des Églises du Nord et des Églises du Sud (dont la Southern Presbyterian Church, la Methodist Episcopal Church, South, et la Southern Baptist Convention).⁶

Aujourd'hui, je voudrais m'arrêter sur l'homogénéisation et la dissimilation qu'induit une référence systématique à un « deuxième grand Réveil » pour interroger la place du catholicisme dans l'histoire de la démocratie dans la jeune République. Le titre de mon intervention est un clin d'œil à la phrase que Tocqueville – qui était catholique – emploie dans le premier tome de *De la démocratie en Amérique* :

À mon arrivée aux États-Unis, ce fut l'aspect religieux du pays qui frappa d'abord mes regards. À mesure que je prolongeais mon séjour, j'apercevais les grandes conséquences politiques qui découlaient de ces faits nouveaux. J'avais vu parmi nous l'esprit de religion et l'esprit de liberté marcher presque toujours en sens contraire. Ici, je les retrouvais intimement unis l'un à l'autre : ils régnaient ensemble sur le même sol.⁷

Je souhaite mettre en regard deux faits :

- 1) Que la présence de catholiques a été considérée par de nombreux « démocrates » (j'utilise le terme générique et non partisan ici), qu'ils aient été protestants évangéliques ou non, comme une menace et qu'elle a donné lieu à des sentiments anticatholiques et xénophobes très violents.
- 2) Qu'au cours de la période qui nous intéresse 1820-1840, certains Américains et Américaine protestants ont mis en relief une connivence entre catholicisme et démocratie, faisant ainsi écho aux propos de Tocqueville.

⁴ Richard Carwardine, *Evangelicals and Politics in Antebellum America*, New Haven, Yale University Press, 1993, p. 44.

⁵ Richard Carwardine, « Lincoln, Evangelical Religion, and American Political Culture in the Era of the Civil War », *Journal of the Abraham Lincoln Association*, vol. 18, no. 1, Winter 1997, p. 30.

⁶ Sydney E. Ahlstrom, *A Religious History of the American People*, 2nd ed., New Haven, Yale University Press, 2004, p. 662, 664.

⁷ Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, Paris, 1835. Deuxième partie, Chapitre IX, « Des causes principales qui tendent à maintenir la république démocratique aux États-Unis ».

Anticatholicisme : le catholicisme est anti-démocratique

Dans les années 1830, l'esclavage devint un sujet national, de plus en plus clivant. Un autre sujet brûlant était la place des étrangers dans la société américaine, et des catholiques surtout. Au milieu du siècle, il y avait un million de catholiques, c'est-à-dire à peu près autant que de presbytériens.⁸ Les méthodistes et les baptistes étaient plus nombreux, le groupe le plus important numériquement étant les méthodistes (respectivement 2,7 millions et 1,7 millions).⁹ Il y avait beaucoup d'Irlandais parmi ces catholiques, mais aussi des Allemands et des Franco-Canadiens, l'immigration étant rendue plus aisée par la baisse des prix de la traversée de l'Atlantique.

Les protestants s'opposaient au sujet de l'esclavage selon une fracture Nord-Sud, mais aussi, au nord, à propos de l'abolitionnisme ; l'anticatholicisme était, lui, un sentiment que pouvait rassembler sudistes et nordistes et que l'on pouvait voir exprimé par des critiques de l'esclavage (par exemple, l'éditeur Elijah Lovejoy, qui, en 1837, mourut en conséquence de ses activités antiesclavagistes mais fut aussi un pasteur presbytérien, était anticatholique)¹⁰. Pour de nombreux protestants, ce qui menaçait avant tout les institutions républicaines américaines, c'était le romanisme, appelé aussi papisme (*Popery*). Et le catholicisme fut diabolisé : c'était la manifestation de Satan, « mother of harlots and abominations of the earth » selon l'expression employée dans le livre de l'Apocalypse – insulte, je le précise, non exclusive, utilisée aussi à l'encontre des mormons, ainsi qu'entre catholiques et mormons.¹¹ L'Église romaine de Grégoire XVI puis de Pie IX incarnait le conservatisme politique mais aussi, et surtout, l'alliance de l'Église et de l'État.¹² La présence des catholiques sur le sol américain signifiait aussi la mainmise d'un pouvoir étranger sur les États-Unis. Les catholiques représentaient « l'autre » en matière religieuse (*the religious other*) ; ils étaient, de

⁸ A la fin du siècle, le nombre de catholiques devait dépasser largement le nombre de méthodistes. Voir Finke Roger et Stark Rodney, *The Churching of America, 1776-2005: Winners and Losers in Our Religious Economy*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press, 2005, p. 156.

⁹ Howe, *What Hath God Wrought*, p. 201.

¹⁰ Sean Wilentz, *The Rise of Democracy: Jefferson to Lincoln*, New York, W. W. Norton & Company, 2005, p. 466.

Voir aussi John A Duerk, « Elijah P. Lovejoy: Anti-Catholic Abolitionist », *Journal of the Illinois State Historical Society* (1998-), vol. 108, no. 2, 2015, p. 103–21. Dans sa conclusion, Duerk note : « The Catholic Church accepted the presence of slavery in the United States and practitioners of the faith disliked the abolitionist movement. These views put them at odds with the Presbyterian minister who had been exposed to, and adopted, nativist ideas earlier in his life ».

¹¹ Voir Grow, Matthew, «The Whore of Babylon and the Abomination of Abominations: Nineteenth-Century Catholic and Mormon Mutual Perceptions and Religious Identity,» *Church History: Studies in Christianity and Culture* Volume: 73 Issue 1 (2004)

¹² Pour l'Église catholique, l'esclavage n'était pas en lui-même un péché et, aux États-Unis, de nombreux Jésuites possédaient des esclaves. Cependant, la bulle papale *In supremo apostolatus* de 1839 condamna le commerce d'esclaves. S'il y avait, parmi les catholiques, des pro et des antiesclavagistes, les évêques américains ne prirent aucune position vis-à-vis de l'esclavage. Sur l'évangélisation catholique dans l'Ouest et dans le Sud, voir John R. Dichtl, *Frontiers of Faith: Bringing Catholicism to the West in the Early Republic*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2008 ; Tangi Villerbu, *Les missions du Minnesota. Catholicisme et colonisation dans l'Ouest américain, 1830-1860*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018 ; Geneviève Piché, *Du baptême à la tombe. Afro-catholicisme et réseaux familiaux dans les communautés esclaves louisianaises*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, « Des Amériques », 2018

plus, le plus souvent pauvres, ce qui en faisaient des menaces sociales, susceptibles d'occuper des emplois aux dépens des Américains protestants.

La violence de l'anticatholicisme se manifesta les 10 et 11 août 1834, lorsqu'un groupe de « nativistes » – pour reprendre un anglicisme souvent employé pour désigner des anticatholiques xénophobes – pénétra de force dans le couvent des Ursulines de Charleston dans le Massachusetts. Le couvent fut vandalisé puis brûlé, marquant un tournant vers d'autres actions violentes du même genre. Douze des incendiaires furent inculpés ; un seul fut condamné (il ne fit que cinq mois de prison). La violence qui mena à l'incendie du couvent avaient été attisée par les rumeurs concernant des abus, notamment sexuels, qui y avaient cours. Elle avait été aussi attisée par un sermons prononcés dans trois églises différentes de Boston par Lyman Beecher. Dans l'un de ses sermons les plus connus, rédigé un an plus tard, en 1835, « A Plea for the West », Beecher évoqua longuement le cas des catholiques, exigeant qu'ils fussent soumis à la critique publique et du catholicisme, voire contraints à limiter leur liberté religieuse :

“But why so much excitement about the Catholic religion? Is not one religion just as good as another?”

...

It is an anti-republican charity, then, which would shield the Catholics, or any other religious denomination, from the animadversion of impartial criticism. — Denominations, as really as books, are public property, and demand and are benefited by criticism. And if ever the Catholic religion is liberalized and assimilated to our institutions, it must be done, not by a sickly sentimentalism screening it from animadversion, by subjecting it to the tug of controversy, and turning upon it the searching inspection of the public eye, and compelling it, like all other religions among us, to pass the ordeal of an enlightened public sentiment.¹³

Ce qui s'était passé à Charleston se répéta et, entre 1830 et 1860, d'autres actes de violence eurent lieu. Il y eut une grande émeute à Baltimore en 1839 qui dura trois jours et manqua de détruire le couvent de Carmélites. En 1844, une terrible émeute se produisit à Philadelphie, qui fit 13 morts et conduisit à l'incendie de plusieurs maisons où habitaient des catholiques ainsi que de deux églises catholiques. L'American Protestant Association de New York, fondée en 1843 pour lutter contre le « papisme », mettait de l'huile sur le feu. La violence s'intensifia dans les années 1850 avec les Know Nothings.

Le fait est que des courants nativistes traversaient la sous-culture évangélique. Pour Samuel F. B. Morse, auteur de *Foreign Conspiracy Against the Liberties of the United States*, paru à New

¹³ Lyman Beecher, *A Plea for the West*, Cincinnati, Truman and Smith, 1839, p. 79, 83-84.

York en 1835, le papisme que l'on voyait croître aux États-Unis constituait un danger des plus menaçants en raison de sa nature « despotique » et de son alliance avec l'empereur d'Autriche.¹⁴ Les Américains devaient craindre un manœuvre secrète de la part des catholiques installés aux États-Unis – théorie du complot qui rejoint les propos alarmistes de Lyman Beecher dans *A Plea for the West*. Selon Morse :

Popery in its very nature is opposed to the genius of our free system, notwithstanding its affected, artful appropriation (in our country only) of the habits and phraseology of democracy. Present policy alone dictates so *unnatural* an alliance, ay, *most unnatural alliance*. What! *Popery* and *Democracy* allied? Despotism and Democracy hand in hand? ... Popery is the antipodes of Democracy¹⁵.

Morse visait là les Irlandais et les Allemands catholiques qui, à New York, avaient rejoint Tammany Hall, le parti démocrate local, lequel contrôlait la ville depuis 1829 (d'une manière général, le parti démocrate bénéficiait des voix des catholiques ainsi que des anticléricaux et libres penseurs). Dans cet ouvrage virulemment xénophobe, Morse – un électeur du parti démocrate lui-même – réclamait un durcissement des lois de naturalisation et nourrissait le nativisme qui déjà prenait corps. Il en appelait même à l'action violente :

We have in the country a powerful religious-politico sect, whose final success depends on the subversion of these democratic institutions, and we have therefore a vital interest in promoting mob-violence¹⁶.

L'inventeur du télégraphe publia d'autres écrits anticatholiques (dont *Confessions of a French Priest* en 1837)¹⁷. Il contribua à la fondation de la Native American Democratic Association, la première formation explicitement nativiste du pays, et se présenta sous sa bannière aux élections municipales de 1836. D'abord sous-jacent et secret, le nativisme devait se développer dans les décennies suivante, avec la création du Native American Party en 1843, à New York, puis, dans les années 1850, du Native American Party des « Know Nothings ».

Dans *The Protestant Crusade*, publié en 1938, l'historien Ray Billington traite de la quantité énorme de publications anticatholiques publiées dans les premières décennies du XIXe siècle, des livres, des journaux, des magazine, auxquels s'ajoutent des almanachs et des tracts. Pour l'historien :

The average Protestant American of the 1850's had been trained from birth to hate Catholicism ; his juvenile literature and school books had breathed a spirit of intolerance ; his illicit dips as a youth into the parentally condemned by widely read Ned Buntline tales had

¹⁴ Samuel F.B. Morse, *Foreign Conspiracy Against the Liberties of the United States*, 1835, p. 159.

¹⁵ *Ibid.*, p. 108-109.

¹⁶ *Ibid.*, p. 159.

¹⁷ Samuel F.B. Morse, *Confessions of a French Catholic Priest: To which are Added Warnings to the People of the United States by the Same Author*, New York, John S. Taylor, 1837.

kept his prejudice alive ; his religious and even secular newspapers had warned him of the dangers of Popery ; and he had read novels, poems, gift books, histories, travel accounts, and theological arguments which confirmed these beliefs¹⁸.

Il existait alors un genre de roman bien particulier, le roman anticatholique, où la sexualité jouait un grand rôle puisque le personnage principal y était le prêtre dépravé. L'un des plus célèbres de ces romans (presque aussi célèbre à l'époque que *Uncle Tom's Cabin*) est *Awful Disclosures of the Hotel Dieu Nunnery* de Maria Monk, roman extrêmement violent qui met en scène le sadisme des prêtres, publié en 1836, et en fait écrit pas des hommes, parmi lesquels des ecclésiastiques¹⁹. Ces romans contribuaient aussi à mettre en place des normes de genre et des normes sexuelles : il s'agissait dans le même temps de mettre en garde les femmes américaines pures²⁰. *Confessions of a French Priest* de Morse, où il est question de prêtres débauchés, « qui prononcent leurs vœux pour prendre les femmes des autres » (« Priests, in taking the vows of renouncing marriage, engage themselves to take the wives of others ») n'est pas un roman à proprement parler, mais relève des mêmes procédés²¹.

Pro-catholicisme, une religion démocratique

L'idée que démocratie américaine et religion chrétienne sont étroitement entrelacées est exprimée de manière explicite dans les années qui nous intéressent ici. La religion est, d'ailleurs, un point d'entrée de l'analyse de la démocratie de deux des plus célèbres commentateurs étrangers, Tocqueville et Martineau, considérés l'un et l'autre comme des pionniers de la sociologie. J'ai déjà cité Tocqueville, qui séjourna aux États-Unis entre avril 1831 et mars 1832, et qui dit avoir été frappé par « l'aspect religieux du pays »²². Pour lui, la religion, parce qu'elle « règle » les mœurs, agit comme un régulateur de la démocratie qui elle-même l'entretient²³. Elle modère les passions ; maintient à distance le goût de la matérialité qu'encourage la démocratie ; projette vers l'avenir. La religion, écrit Tocqueville, « sert puissamment au maintien de la république démocratique chez les

¹⁸ Ray Allen Billington, *The Protestant Crusade, 1800-1860: A Study of the Origins of American Nativism*, New York, The Macmillan Company, 1938, p. 345.

¹⁹ Maria Monk, *Awful Disclosures of the Hotel Dieu Nunnery*, New York, Howe & Bates, 1836.

²⁰ Marie Anne Pagliarini, "The Pure American Woman and the Wicked Catholic Priest: An Analysis of Anti-Catholic Literature in Antebellum America", *Religion and American Culture: A Journal of Interpretation* Vol. 9, No. 1 (Winter, 1999), p. 97-128 : "Central to anti-Catholic literature was the representation of Catholicism as a menace to the pure American woman and the Protestant family... As well as provoking strong emotions and even violence from Protestants, anti-Catholic literature figured significantly in the antebellum effort to establish a set of sexual and gender norms".

²¹ Morse, *Confessions of a Priest*, p. 106.

²² Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*. Deuxième partie, Chapitre IX, « Des causes principales qui tendent à maintenir la république démocratique aux États-Unis ».

²³ *Ibid.* Deuxième partie, Chapitre IX, « Influence directe qu'exercent les croyances religieuses sur la société politique aux États-Unis ».

Américains »²⁴. Comparant protestantisme et catholicisme, Tocqueville fait le lien entre protestantisme et liberté, d'un côté, entre catholicisme et égalité, de l'autre :

Si le catholicisme dispose les fidèles à l'obéissance, il ne les prépare donc pas à l'inégalité. Je dirai le contraire du protestantisme qui, en général, porte les hommes bien moins vers l'égalité que vers l'indépendance²⁵.

Pour Tocqueville, la religion protestante « enseigne le mieux aux Américains l'art d'être libres »²⁶.

L'entrelacs de la démocratie et de la religion n'échappa pas davantage à l'Anglaise Harriet Martineau qui séjourna aux États-Unis entre août 1834 et août 1836. Dans *Society in America*, Martineau se positionne à l'égard de la religion de manière contraire à Tocqueville : la religion telle qu'elle est alors pratiquée n'est pas un soutien de la démocratie, elle en est un obstacle. Dans le long chapitre « Religion », Martineau enracine d'abord la démocratie américaine dans le christianisme : « The democracy of America is planted down deep into the Christian religion » ; puis elle fait ressortir le caractère trompeur d'une telle alliance et met en avant l'hypocrisie des pratiques sociales, à l'égard des noirs, des femmes et des « infidèles »²⁷. Elle s'intéresse aux catholiques dont elle note qu'ils sont l'objet de calomnies. À l'instar de Tocqueville, elle voit dans le catholicisme américanisé une religion au potentiel démocratique ; elle en souligne la forme structurellement égalitaire.

The Catholic body is democratic in its politics, and made up from the more independent kind of occupations. The Catholic religion is modified by the spirit of the time in America; and its professors are not a set of men who can be priest-ridden to any fatal extent²⁸.

La question de la démocratie et de son rapport à la religion fut abordée de front par Orestes Brownson, l'un des rares auteurs de l'époque qui aient mené dans la période une réflexion continue et approfondie sur le concept de démocratie. Pasteur presbytérien, puis universaliste et unitarien, socialiste puis saint-simonien, fondateur de *The Boston Quarterly Review*, puis de la *Brownson's Quarterly Review*, Brownson (que l'on pourrait qualifier de « spiritual seeker ») finit par se convertir au catholicisme en 1844. Dans son autobiographie, intitulée *The Convert*, Brownson se livre de cette manière :

I sought truth, I sought knowledge, I sought virtue for no other end, and it was not in seeking to save my soul, to please God, or to have the true religion, that I was led to the Catholic

²⁴ *Ibid.* Deuxième partie, Chapitre IX, « De la religion considérée comme institution politique, comment elle sert puissamment au maintien de la république démocratique chez les Américains ».

²⁵ *Ibid.*

²⁶ *Ibid.* Deuxième partie, Chapitre IX, « Influence directe qu'exercent les croyances religieuses sur la société politique aux États-Unis ».

²⁷ Harriet Martineau, *Society in America*, 2 tomes, New York, 1837, t. 2, p. 315.

²⁸ *Ibid.*, p. 323.

Church, but to obtain the means of gaining the earthly happiness of mankind. My end of man's earthly happiness, and my creed was progress. In regard to neither did I change or swerve in the least, till the truth of the Catholic Church was forced upon my mind and my heart²⁹.

Proche du parti démocrate au milieu des années 1830, Brownson dénonça, lui aussi, l'écart qui existait entre la théorie et la pratique, mais en mettant d'abord l'accent sur les différences de classe. Dans l'article intitulé « The Democracy of Christianity », publié en octobre 1838 dans sa *Boston Quarterly Review* fondée en janvier de la même année, Brownson en appelle au clergé des Églises chrétiennes pour que soit prêché un christianisme démocratique, égalitaire, c'est-à-dire la religion du Christ, le « prophète de la démocratie » : « [The church] *must preach democracy*, and then will she wake an echo in every heart, and call forth a response from the depths of the universal soul of Humanity »³⁰. Six ans plus tard, et cinq ans après avoir écrit l'essai proto-marxiste « The Laboring Classes », Brownson se convertissait au catholicisme précisément parce qu'il voyait dans l'Église romaine la base nécessaire à l'établissement d'une société juste. Le protestantisme était, pour lui, beaucoup trop matérialiste, trop peu spirituel, comme il l'explique dans *The Convert*. A l'été 1870 toutefois, il avait abandonné l'idée que catholicisme et démocratie puissent être en harmonie. Le 25 août de cette année-là, il confiait à son ami Isaac Hecker:

Catholicity is theoretically compatible with democracy, as you and I would [e]xplain democracy, but practically, there is, in my judgment, no compatibility between them. According to Catholicity all power comes from above and descends from high to low; according to democracy, all power is infernal, is from below, and ascends from low to high³¹.

Il y aurait eu aux États-Unis environ 60,000 conversions au catholicisme entre 1831 et 1860 ; 700 000 sur tout le siècle (les chiffres varient considérablement)³². Je ne peux dire à ce jour combien ont eu lieu dans les années 1820-1840, ni combien parmi les convertis associaient catholicisme et démocratie. Quoiqu'il en fût, Tocqueville, Martineau et d'autres ont souligné que le catholicisme suscitait de l'intérêt³³. Parmi ceux qui se sont convertis, figurent, outre Brownson, Sophia Ripley, qui, aux alentours de 1847, alors qu'elle est de retour à New York et déçue par son expérience à Brook Farm, rejoignit un ordre catholique laïc ; ou encore le fouriériste Isaac Hecker, qui s'était impliqué auprès des Locofocos de New York dans les années 1830 et qui lui aussi transita par Brook Farm au début des années 1840, avant d'être ordonné prêtre en 1849.

²⁹ Orestes Brownson, *The Convert; or Leaves from my Experience*, New York, 1857.

³⁰ Orestes Brownson, « The Democracy of Christianity », *Boston Quarterly Review*, octobre 1838, p. 462.

³¹ Orestes Brownson to Isdaac Hecker, 25 août 1870, cite par Jenny Francho, *Roads to Rome: The Antebellum Protestant Encounter with Catholicism*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 349.

³² Francho, *Roads to Rome* ; Ahlstrom, *A Religious History of the American People*, p. 548

³³ Voir Ahlstrom, *A Religious History of the American People*, p. 548-554.

Conclusion

On a donc en arrière-plan de l'anticatholicisme explicite entre 1824 et 1848, un pro-catholicisme dont il est moins souvent question ; ou encore un dialogue entre protestants et catholiques occulté par l'attention portée au nativisme³⁴. Plusieurs points peuvent être relevés :

- 1) La domination du protestantisme évangélique au 19^e siècle ne s'était pas fait sans conflit, bien au contraire. Il y avait des conflits endogènes et exogènes (de l'intérieur et de l'extérieur) ; le catholicisme était une dénomination concurrente.
- 2) La liberté religieuse n'était pas une chose acquise, et tous les Américains n'en avaient pas la même perception.
- 3) D'autres options religieuses que le protestantisme évangélique étaient possibles – la libre pensée et le catholicisme en faisaient partie, le mormonisme aussi.
- 4) Dans cette période où certains recherchaient la façon de faire advenir la cité idéale, le catholicisme et ses dogmes offraient des perspectives.
- 5) Les conversions reflétaient les tensions au cœur de la jeune république. C'est la thèse de Jenny Francho, qui souligne le lien entre conversions et rejet de la culture dominante³⁵.

³⁴ Jon Gjerde, *Catholicism and the Shaping of Nineteenth-Century America*, edited by S. Deborah Kang, New York, Cambridge University Press, 2012.

³⁵ Francho, *Roads to Rome* ; voir aussi William P. Miskinis, "From 'Jacobinical Clamor' to the 'One True Church': The Conversion of Stephen Cleveland Blyth and Political Discourse in the Early Republic." *American Catholic Studies*, vol. 124, no. 1, American Catholic Historical Society, 2013, pp. 43–63.